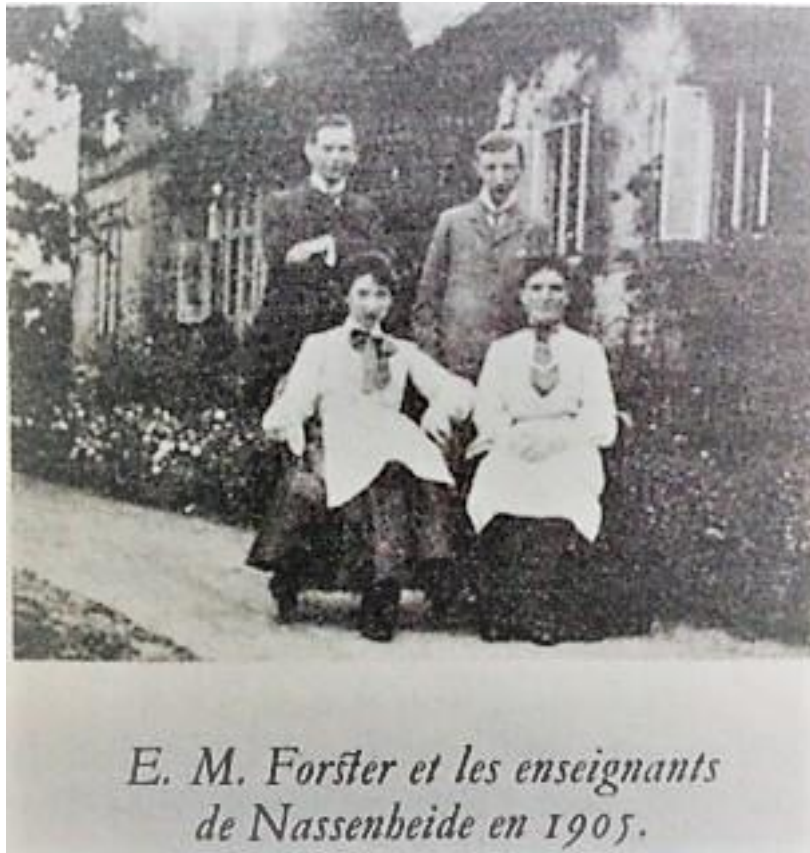


## SOUVENIRS DE NASSENHEIDE

par E. M. Forster



**REGARDEZ** bien cette photographie. J'y parais jeune et mince car la photographie est vieille de plus d'un demi-siècle. À côté de moi se tient un autre jeune homme, d'allure nettement plus sportive. C'est *Herr Steinweg*, le répétiteur d'allemand. Moi, je suis le répétiteur d'anglais. Devant nous sont assises les deux gouvernantes en blouses blanches, tabliers blancs, longues jupes d'étoffe grossière et bottines plus solides qu'élégantes. L'une est allemande — *Fraulein Backe* —, l'autre française — Mlle Auger de Balben. Légende de la photographie : « Le corps enseignant de Nassenheide en 1905. » Nous posons dans le jardin, sous le soleil d'un été d'avant-guerre (soleil seulement d'avant la nuit, sans la moindre idée du chaos à venir). Derrière nous, Nassenheide : un *Schloss*, ou plutôt une charmante maison de campagne, basse et grise, au fin fond de la Poméranie. Quelque part dans la maison, à moins que ce ne soit dans le pavillon d'été, notre maîtresse la comtesse von Arnim écrit l'un de ses romans, et Dieu sait où sont allées se nicher nos trois petites élèves.

Qu'allais-je donc faire, me direz-vous, si loin de l'Angleterre ? Sachant que je souhaitais apprendre un peu d'allemand tout en gardant du temps pour écrire, l'un de mes amis de Cambridge m'avait mis en rapport avec sa tante. Elle était anglaise — pour être tout à fait exact, précisons qu'elle était née en Australie —, et avait épousé un aristocrate allemand qui possédait de vastes domaines en Poméranie. C'était, en outre, un auteur célèbre et de grand talent, qui écrivait sous le pseudonyme d'« Elizabeth ». Son *Elisabeth et son jardin allemand* avait connu un immense succès, et les noms de ses trois filles étaient devenus des sobriquets familiers dans bien des familles anglaises. Ses livres sont injustement négligés aujourd'hui et j'espère qu'ils reviendront bientôt au tout premier plan. Je n'étais que le premier d'une longue série de répétiteurs — songez que c'est Hugh Walpole en personne qui me succéda. Ma seule rémunération consistait dans la possibilité qui m'était donnée d'apprendre de l'allemand pendant mon séjour. Au début, je craignis de ne pas obtenir le poste car je ne répondais à aucune des exigences de la comtesse. Je ne pouvais l'assurer ni que j'occuperais longtemps mes fonctions, ni que je les occuperais à plein temps, ni que j'enseignerais quoi que ce fût d'autre que la langue anglaise — en tout cas pas les mathématiques. Mais plus je soulevais d'objections, plus les lettres d'Elizabeth se faisaient chaleureuses. Elle finit par me supplier de venir, au moment et aux conditions qui me conviendraient. Après m'avoir juré ses grands dieux que Nassenheide ne m'ennuierait nullement, elle me demandait d'avoir la bonté de lui rapporter de Londres des bulbes d'iris.

Je fis mon arrivée le 4 avril 1905. Jamais je ne l'oublierai. L'express de Berlin me conduisit à Stettin, où je pris le tortillard pour Nassenheide. Lorsque j'arrivai, il faisait déjà nuit. Nous nous arrêtàmes au milieu d'une

cour de ferme. Les fenêtres du compartiment éclairaient faiblement des tas de fumier que séparaient des flaques d'eau. Mais de comtesse von Arnim, pas la moindre trace. Le contrôleur appela. Pas de réponse. Il descendit du train, s'enfonça dans les ténèbres, et revint avec un paysan qui consentit à porter mon sac de voyage et à me conduire jusqu'au *Schloss*. Mes malles, elles, resteraient dans le fumier. Nous partîmes donc à travers les flaques. Tout cela était des plus romanesque. Après des détours infinis nous parvînmes devant la longue bâtisse basse que je devais bientôt connaître sous un soleil éclatant. Une cloche tinta. Un chien aboya. Une servante à demi dévêtue finit par entrebâiller la porte d'entrée et me demanda ce que je voulais. « Je viens habiter ici ! », répondis-je sans sourciller.

Sous de hautes voûtes blanchies à la chaux, le vestibule était décoré d'oiseaux et de petits animaux empaillés, ainsi que de devises tracées à la peinture noire. Le chien continuait à aboyer. On alla quérir le répétiteur d'allemand, l'intelligent et cordial *Herr Steinweg*, qui m'expliqua qu'on ne m'attendait pas si tôt. Il me montra ma chambre et mon lit, mais m'expliqua que, l'ancien répétiteur d'anglais n'étant pas encore parti, il avait été décidé que j'habiterais la partie noble de la maison où l'on m'avait réservé la meilleure chambre disponible. Le froid, dans cette chambre, était mordant, le papier peint d'un rose et d'un vert criard. On entendait, en provenance de la cour de ferme où gisaient mes malles, le bruit incessant et lugubre d'une pompe. Vinrent enfin l'aube et le petit déjeuner, au cours duquel mes collègues me prodiguèrent mille marques d'amitié. Puis je parus devant la comtesse.

Elisabeth « du Jardin Allemand » était de petite taille, pleine de grâce et de vivacité, mais aussi capricieuse et moqueuse à l'extrême. Les mésaventures qui avaient accompagné mon arrivée semblaient m'avoir tant rabaissé à ses yeux que j'avais perdu tout le terrain conquis, croyais-je, par mes refus réitérés de venir. Après un examen sans complaisance de mon visage défait, elle me dit de sa voix toujours un peu grinçante :

« Comment allez-vous Mr Forster ? Nous vous avons pris pour la nouvelle bonne ... Croyez-vous vraiment pouvoir donner vos leçons aux enfants ? Elles sont difficiles ... très difficiles, je vous l'assure. Elles vous riront au nez. Vous verrez. Il vous faudra être ferme si vous ne voulez pas connaître le sort de l'infortuné Mr Stoke ! »

Je lui remis ses bulbes d'iris qu'elle accepta comme un simple dû, et notre première entrevue n'alla pas plus loin.

Par la suite nos rapports devinrent plus faciles, et elle me confia qu'elle avait failli me renvoyer en Angleterre tant ma cravate était laide. Je n'en crus pas un mot, car ma cravate était fort jolie. Elle n'avait, il faut le dire, aucun respect pour ce qu'on pourrait appeler les formes inférieures de la vérité. Ensuite, nous parlâmes d'amies à elle que j'avais rencontrées à Dresde. « Elles ne m'aiment guère... », commença-t-elle. « En effet », répondis-je, ce qui la fit sursauter.

On aura compris que mon arrivée ne fut pas de tout repos. Pourtant, tout se passa très bien. Autour de nous s'étendait un merveilleux paysage allemand dont la vue me remplit de bonheur. Le « Jardin Allemand » proprement dit, qu'Elisabeth avait décrit avec tant d'esprit, ne m'impressionna guère. Plus tard, pendant l'été, il y eut une floraison de pensées, de tulipes, de roses et de salpiglossis, et partout on pouvait voir des lupins que le comte cultivait industriellement. Mais de jardin véritable, point. Nassenheide semblait entouré seulement d'enclos et de bosquets. Très vite le jardin se transformait en parc d'allure sylvestre, au centre duquel une prairie aux longues herbes bruissait, à la fin de juillet, sous un dais mouvant de papillons.

Non, c'était la campagne alentour, ce plat paysage de cultures, qui savait provoquer mes ravissements. Lorsque j'arrivai, en avril, le vent venait de l'est et l'air était nauséabond. Quelques boutons d'or couronnaient le bord des fossés, ainsi que des chatons de saule. Aucune feuille encore. Les sentiers et les routes étaient couverts de sable noir, le ciel de plomb. Une chaussée remblayée, très blanche, séparait les champs désolés. Des grues passèrent en criant « o i tou, o i tou », comme si elles déclinaient l'article défini en grec ancien, poussèrent leur cri vers le suraigu, puis se turent. L'exercice devait être trop difficile. Des cigognes succédèrent aux grues. Parmi les labours qui s'étendaient à l'infini on aperçut un cerf qui disparut dans la forêt. Plus tard le printemps put faire entendre sa musique au rythme lent, teutonique, dans laquelle les bouleaux tenaient la partie principale.

Vous n'avez pas idée de la lumière qui inondait au mois de mai ces terres couleur gris-fer. Les bouleaux bordaient les fossés et s'étendaient jusque dans les champs. Couverts de gui, certains formaient une sorte d'îlot au milieu d'un champ de seigle. Je pris l'habitude de m'isoler sur cet îlot avec ma grammaire allemande par les après-midi de grande chaleur. Le seigle, d'abord très bas, fut bientôt assez haut pour cacher un cerf au galop. *Herr Steinweg* et moi, qui partagions le même amour de la nature, allions souvent nous promener de concert. Il récitait des poèmes. Parfois nous pénétrions dans la forêt. Près de la maison un sentier parcourait un terrain vallonné qui n'avait pas été régulièrement planté. Un soir, le sentier fut frappé d'un rayon de soleil couleur de bière ambrée, dans lequel flottait une feuille unique, absolument immobile. Il se trouvait que, par exception, j'étais moi-même gorgé de bière, et je crois avoir été le jouet d'une illusion. Mais *Steinweg*, qui était la sobriété même, me confirma la présence de la feuille miraculeuse.

Les chambres des répétiteurs se trouvaient au bout de la longue annexe qui s'étirait depuis le bâtiment principal. J'avais une petite chambre qui recevait le soleil du matin, si bien que je pouvais prendre mon bain sous la caresse de ses rayons. Steinweg disposait d'une chambre plus vaste où nous prenions des petits déjeuners à base d'œufs de pluviers. Il avait un véritable culte pour la propreté. Chaque matin il s'assurait que le couvercle de la théière n'était pas taché de confiture — ainsi qu'il était arrivé un jour mémorable. Grâce à lui nos poêles fonctionnaient à peu près, et les cendres étaient soigneusement tenues à l'écart de nos effets. C'était un merveilleux compagnon, toujours enjoué, attentionné, et un théologien de première force. Je ne réussis à le scandaliser qu'une fois, et je suis sûr que vous aussi vous serez scandalisés quand je vous aurai avoué que je croyais dur comme fer que les fils du téléphone étaient creux et qu'on parlait directement dans le conduit ! Une telle ignorance lui parut si inconcevable, tout comme à vous je n'en doute pas, qu'il me battit froid pendant quelque temps. Son tempérament affable, son bon sens, sans oublier une légère tendance à l'autoritarisme, en faisaient le chef naturel de notre petit groupe, et c'est beaucoup grâce à lui que nous passâmes un été aussi agréable. Par la suite il devint pasteur de l'église luthérienne. Nous restâmes liés. Il vint me voir en Angleterre. Notre amitié survécut même aux deux guerres mondiales.

Le troisième membre de notre quatuor était Mlle Auger de Balben, une charmante Française qui avait gardé intacte son âme d'enfant. Son allure de harpie paraissait la destiner sans contestation possible au rôle de gouvernante de petites filles — quand Steinweg ou moi donnions une leçon, elle s'asseyait toujours au fond de la classe. Mais sa petite tête d'écureuil, ses lunettes, ses bandeaux gris et ses épaules voûtées dissimulaient une attachante personnalité. On la trouvait toujours occupée à fabriquer ou à raccommoder Dieu savait quoi : des boîtes en carton avec à l'intérieur un lapin en filigrane ou un cochon de coqueaux, ce genre de choses ... Pendant longtemps je gardai le serpent en papier mâché qu'elle m'offrit lorsque je quittai Nassenheide — il y avait dessus écrit « C'est le grand serpent Boa, quand il mord ceux qu'il mord sont morts » (Steinweg, lui, me faisait lire *Faust*). Elle était presque totalement illettrée, et d'une ignorance qui passait l'imagination. « Si seulement j'avais eu de l'éducation, je serais peut-être devenue une femme célèbre, comme Mme de Sévigné », me confia-t-elle un jour de gaieté. Cela ne l'empêchait pas de jouer de la cithare, et un jour que son bracelet s'était pris dans les cordes de ce rare instrument, il fallut les efforts combinés de tous ses collègues pour la tirer de ce mauvais pas. Elle pouvait courir comme le vent. Tout le monde l'aimait, et même les animaux ! Comme un personnage de conte de fées, elle attrapait des animaux sauvages au sortir du bois, jouait un instant avec eux, puis les laissait repartir. Je ne sais ce qu'il est advenu d'elle.

#### LES TRIBULATIONS DE TEPPI

*Fraulein* Backe — surnommée Teppi — occupait une position moins enviable, la comtesse lui ayant confié l'intendance de la maison en plus de sa charge de gouvernante. Contrairement aux autres — à moi en tout cas qui n'enseignait pas plus d'une heure par jour —, elle était accablée de travail. Si je disposais d'importants loisirs pour perfectionner mon allemand, ou pour écrire, et si mes demandes de congé étaient toujours reçues avec bienveillance, *Fraulein* Backe devait être sur le qui-vive de l'aube au crépuscule. La comtesse pouvait l'appeler à toute heure du jour et de la nuit, et les enfants lui grimpaient sur le dos. Si par malheur elle ne fournissait pas les pommes de terre promises la comtesse entraînait en rage, et c'est à elle que Steinweg était allé se plaindre de la confiture trouvée sur notre théière. Les domestiques se moquaient ouvertement d'elle. Vraiment, ce n'était pas la vie dont elle avait rêvé. Cette grande bringue de vieille fille sentimentale avait pour secrète ambition de mener « la vie d'artiste ». Par-lois elle chantait, lorsqu'on lui en accordait la permission, mais si faux que la permission était rarement accordée. Mieux valait encore la cithare de « Mademoiselle ». Elle aimait plus que tout distiller des mérites comparés des opéras de Strauss. *Salomé* dont elle interprétait volontiers les passages les plus dramatiques, avait sa préférence. Il lui arrivait aussi de faire preuve d'une fantaisie débridée. À Pâques elle apparut ainsi dans le jardin déguisée en lapin, parmi des piles d'œufs de Pâques multicolores. Pour le centenaire de la mort de Schiller elle donna également une version burlesque de *Der Alte Moor* qui ne fut pas du goût de tous.

Dévouée corps et âme à la comtesse et à sa famille, une autre passion l'attachait à l'inspeéleur des forêts, un grand et bel homme taciturne, au demeurant marié. Elle devenait volontiers lyrique pour évoquer la beauté et la sérénité de la vie dans les grands bois. Je la rencontrais de nouveau, bien plus tard, au cours d'un amusant voyage en caravane que la comtesse organisa dans le Kent. J'ai appris sa mort tout récemment. Il semble qu'elle soit restée très dévouée à la famille, et qu'elle lui ait apporté un soutien bien nécessaire au milieu des tragédies et des difficultés de toute sorte qui devaient frapper celle-ci. Elle est morte très aimée. Parfois je suis tenté de lui appliquer le vers de Housman — « *the brisk fond lackey to fetch and carry, the true, sick-hearted slave* » —, mais à tort car *Fraulein* Backe reçut de son vivant même, mille marques de la gratitude de ses maîtres.

Nous voici donc tous les quatre immortalisés par cette photographie. Je n'entends pas ici évoquer mes élèves — charmantes, originales, et si faciles à vivre —, ni leur mère — charmante, originale, et si difficile à vivre ! —, mais m'en tenir à Nassenheide à travers ces deux extraits de mon journal.

« 28 mai 1905. À midi, excursion aux *Oder Berge* (*Herr Steinweg, Fraulein*, « Mademoiselle », moi-même, les trois filles). Villages clairsemés pleins de paysans à l'air satisfait. Jamais d'impression de confort, pourtant, malgré les fleurs et la propreté générale. Les routes sont larges et poussiéreuses, les maisons disposées au hasard, sans le moindre effort pour dissimuler ou regrouper les communs. La journée a été très heureuse. Les collines étaient traversées par un torrent de montagne, bien qu'elles ne dépassent pas trois cents pieds. Les bois étaient pleins de pistes cyclables. Après un second déjeuner nous avons été jouer aux quilles (la rigole de bois pour le retour des boules était des plus branlantes). Vu un taureau noir nouveau-né, une arrière-cuisine très propre et une artiste peintre de haute taille en robe de piqué blanc. Poussé à travers bois jusqu'à Falkendorf où j'ai vu deux beaux spectacles : des baigneurs nus sous les feuillages que traversaient les rayons du soleil, et un énorme hêtre qui trônait au milieu du village comme une divinité païenne. Fierté d'un villageois à son endroit. Encore des forêts pleines de mugets, et près de la maison deux amoureux endormis au bord de la route, la tête dans l'herbe, qui se tenaient par les épaules. Dieu qu'ils étaient laids ! Et pourtant je leur ai été reconnaissant de leur présence. »

Nous revînmes tous les sept sains et saufs de notre grande excursion aux *Oder Berge*, même si Fraulein Backe se plaignit d'ampoules aux pieds. En écrivant *Le legs de Mr Wilcox* je me suis souvenu des *Oder Berge* et de la Poméranie.

L'autre extrait est plus méditatif, et rappelle un épisode déjà mentionné.

« 14 juillet. À huit heures ce soir le ciel, à l'est, était plein d'énormes nuages couleur safran. La lune apparaissait parfois parmi eux. À l'ouest le soleil se couchait dans un ciel dégagé, traversé de rares écharpes dorées. La lumière paraissait tomber des arbres sur les charrettes de foin ou les Polonais qui allaient nus-pieds. Souvenir du soleil de dimanche dernier, dans le bois de bouleaux. Après quelques bières, il me semblait lui-même devenu un ruisseau de bière et ses derniers rayons, se confondant avec ceux de la lune, se réfléchissaient dans la mer de Thur. Le changement magique de toutes choses — je l'ai noté hier —, se produit maintenant à six heures quinze. Tout devient soudain lumineux et coloré. Retour de pique-nique avec les enfants. Couvert de *Blaubeeren*, de beurre, de lait, de café, de poussière et de groseille à maquereau. »

Je constate avec surprise que l'Allemagne, un pays que je connais mal et pour lequel je n'ai pas d'affinités, me séduisit à deux reprises par ses paysages. La première fois c'était à Nassenheide. La seconde, un demi-siècle plus tard, ce fut dans un village perdu de Franconie. Le paysage était moins spectaculaire qu'en Poméranie. De vertes collines étaient couronnées de forêts. On apercevait des châteaux pittoresques, des panoramas lointains. Et cependant les deux régions avaient ceci de commun qu'elles semblaient infiniment vastes, ouvertes, et sans trace aucune d'industrialisation. Ni fumée, ni lignes télégraphiques, ni pylônes, ni affiches. L'air y était pur. Cela me rappelait nos paysages avant qu'ils ne fussent irrémédiablement dévastés.

La tragédie de l'Angleterre est d'avoir un territoire trop exigu pour qu'elle puisse devenir un État moderne en gardant sa fraîcheur. Même nos parcs nationaux portent des traces de souillure. En Allemagne, peut-être les plus grandes dimensions du pays permettront-elles de mieux préserver les paysages que dans les petites nations — comme ce paysage que je voyais du seuil de notre maison du Hertfordshire, lorsque j'étais enfant, et dont je sais qu'il ne me survivra pas.

Ce texte, écrit à l'occasion de la publication de la biographie d'Elizabeth par sa fille Liebet (*Elizabeth of the German Garden*, Londres, Hememann, 1958) a été diffusé par la BBC en 1958 et publié par *The Liffener* le 1er janvier 1919.

Extrait de *ELIZABETH ET SON JARDIN ALLEMAND* de Elisabeth von Arnim, précédé de "Souvenirs de Nassenheide" par E.M. Forster, éd. Salvy, 1989 ; rééd. [10/18](#).

© Elisabeth von Arnim, 1898

© « The provost and scholars of king's college », Oxford, 1959, pour l'introduction de E.M. Forster © Salvy éditeur, pour la traduction française, 1989.